LE *LOUISIANAIS*,
Publié par J. GENTIL,
Parait le Samedi.

Prix de l'abonnement, pour un an, $5.

Law is a solemn expression of legislative will.
(Civil Code of the State of Louisiana.)

Samedi 26 Décembre 1863.

Le Louisianais,

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE SAINT-JACQUES.

PRIX DES ANNONCES :
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion . . . . . $1 50c.
Par carré de chaque publication subséquente . . . . . 75c.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'Editeur.

La liberté finit où commence la licence.

Vol. 4. . . . . No. 21.

☞Bureau du journal, près du College Jefferson, St-Jacques, rive gauche.

☞Pour lettres, journaux, échanges et paperasses, adressez à *Convent Post-Office.*

Spiritualisme.

I.

Ubi spiritus ibi libertas.

Le *Salut*, journal spiritualiste de la Nouvelle-Orléans, nous dit "que Planchette est une invention française, que l'orthographe du médium est selon la grammaire du medium, etc."

Que l'invention soit française ou non, que l'orthographe soit de rigueur ou inutile, nous répondrons à notre confrere que Planchette est une *dangereuse* niaiserie. Ce petit morceau de bois, inoffensif en lui-même, devient une jonglerie aux mains de quelques-uns. Il trouble l'esprit des faibles, donne aux méchants une arme nuisible, se fait presque toujours l'agent des mauvaises passions et des sentiments coupables. L'ignorance, la crédulité et la mechanceté font de Planchette un medium de mensonges, de diableries et de corruptions. On confie à la planche indiscrète la pensée que n'osent formuler les lèvres, et la confession écrite de quelques méfaits, en même temps qu'elle peut épouvanter les consciences, favorise un système de scandaleuse morale. Planchette est une curieuse, une amoureuse, une entremetteuse, une pince-fesses. Et c'est pour cela qu'il faut, tout en proclamant les vérités de l'esprit et les beautés du spiritualisme, jeter au feu la planche de chêne ou de merisier.

Le *Salut* est un ouvrier de la bonne œuvre, un de ceux qui portent le regard vers les éclatantes splendeurs d'en haut, un ennemi de l'obscurantisme, de la superstition, du matérialisme qui glace l'âme et courbe les hommes vers la terre de l'esclavage. Ce n'est pas à lui qu'il convient de favoriser les enfantillages ou les jongleries, puisque sa mission l'oblige a chercher Dieu dans son sanctuaire de glorieuse clarté. Nous savons bien que Dieu seul est juge de ses moyens, qu'il se révèle en un brin d'herbe comme sur les hauteurs du Sinaï, qu'il lui plaît souvent de se faire petit aux petits ; mais nous savons également que Dieu est une loi, que cette loi est immuable, que cette loi ne cesserait jamais mentir à elle-même. Et si les étranges manifestations d'une cause entrevue ne sont pas des miracles, faut-il rapetisser jusqu'aux proportions ridicules les effets d'une grande cause ? Faut-il encore rattacher à cette grande cause des effets isolés, creux à plaisir, inventés pour un but, absolument individuels, miraculeux seulement pour quiconque ne voit pas la main humaine s'agiter derrière le rideau ?

Dieu est un miracle constant, permanent, de tout temps et de toute éternité, toujours, un et toujours lui ; mais saurait-il faire un miracle qui fût en dehors de son identité et de sa nature,—un miracle qui ne serait qu'une inutilité et un enfantillage ? Les hommes le disent et le prétendent, et comme il leur plaît aussi de jouer parfois le rôle de la divinité, ils se donnent la distraction intéressée ou folle de travailler, eux aussi, dans le champ immense du mystère et de l'inconnu. Où donc est, sauf la vraie, la religion qui n'ait pas semé des miracles à l'origine et aux traces de ses fondateurs ? Qui donc se déclara missionnaire, prophète, marabout, sans l'avoir prouvé par d'admirables faits ? Ne faut-il pas que le berceau d'un culte resplendisse aux magiques clartés d'un Orient de munificences et de somptuosités ? Une religion rationnelle, sans miracles, sans mystères, sans draperies extérieures, ne serait plus qu'une philosophie ; et nous savons tous que la philosophie ne convient qu'aux philosophes.

Est-ce à dire que le miracle soit où nous le cherchons avec anxiété ? L'optique pourrait répondre, et l'incrédulité ne s'en fait pas défaut. Mais encore qu'il nous soit permis, tout en ne croyant qu'à Dieu, de voir des lueurs au buisson ardent, des éclairs au front du Sinaï, une transfiguration divine sur la montagne. Qu'il nous soit permis d'écouter les révélations qui viennent d'en haut, parlent d'infini, deviennent le code d'une humanité montant dans la lumière et s'affranchissant dans l'éternelle beauté. C'est du spiritualisme ; c'est la pensée, flamme céleste, retournant au ciel ; c'est la chaîne d'amour qui unit la créature au créateur. Et nous voyons que les peuples n'ont été grands qu'au souffle de l'esprit, qu'aux sommets des rapprochements sublimes et des mariages surhumains. La liberté était en eux. Mais quant à Planchette, ce n'est qu'une salope.

Il ne faut jamais, sous peine de matérialisme, faire descendre Dieu en sa marmite, l'assaisonner à toutes les sauces, le servir à tout moment et sans respect. La religiosité n'est pas de la religion. Est-ce qu'en faisant du commerage païen, comme avant l'ère chrétienne, vous ne serez pas réduits aux expédients du jour le jour, à la fabrication des demi-Dieux et des Planchettes, aux miracles toujours faux et toujours nécessaires ? Triste et pénible métier ! Et l'on perd, à ce jeu de faussaire, l'humanité qui veut la foi ; et les hommes, ébloüis par les prestidigitateurs, perdus dans la voie des superstitions, croyants devenus sorciers, ne voient plus au-dessus de leur tête l'eternel et souverain miracle de l'univers. Le Diable rit en sa barbe de capucin des sottises humaines, et c'est à la façon des écrevisses que le monde rentre dans la voie des grandeurs et des découvertes. Le progrès n'est plus qu'un recul.

Est ce à dire pourtant qu'il ne faille voir que des jongleurs et des jongleries dans le monde du magnétisme, du somnambulisme, du noctambulisme, des tables dansantes, des Planchettes crayonnantes, des ombres parlantes, etc. ? Certainement non. Il est des phénomenes naturels et physiques qu'on ne sait encore rattacher à la cause, anneaux tombés d'une chaine invisible. La fixité du regard, le fluide du corps animé, le calorique aux puissances inconnues, l'attraction magnétique, la transfiguration de la matiere par l'esprit, tout cela n'est pas sujet à raillerie. Un homme peut s'endormir sous le regard et la fascination d'un autre homme ; le vertige vous saisit aux sommets où le pied tremble ; les mains qu'on impose sur un front courbe dégagent souvent de la lumière et toujours du fluide ; la Planchette ne refuse point d'écrire sous l'action d'un doigt fébrile et d'une volonté qui se méconnait. La tension, la fixité, le vouloir produisent d'étranges phénomenes, des effets à étourdir l'esprit et à tromper l'intelligence. Et le mirage aux sables de l'Egypte ne surprend-il pas le voyageur par ses reverbérations magiques ? Et l'écho ne dit-il pas épouvanter le premier homme qui l'entendit ? Et la reproduction de l'image dans l'eau ou sur une surface polie n'a-t-elle étonné personne ? Par Dieu, lorsqu'un collégien monte sur un tabouret à isoloir, reçoit la l'agolation d'une peau de chat, se désopile à ce jeu, est-ce que le moutard n'a pas des étincelles au bout du nez ? Planchette, elle aussi, quand on la jette au feu, devient flamme, fumée, charbon, cendre, et n'affirme point, dans les confessions du bûcher, que Saint Augustin brûle avec elle.

Une Planchette en forme de gril, conviendrait bien à l'esprit de St-Laurent.

II.

Mais si les hommes, nécrocosmes invisibles sur un petit tas de bonne cendre, ne peuvent opérer des *miracles*, c'est-à-dire faire que la *loi* immuable cesse d'être la loi, ces hommes n'en sacrifient pas moins opérer de grandes choses par l'*esprit*. N'ont-ils pas une âme en perpétuelle communion avec Dieu ? Ne sont-ils pas des êtres libres et intelligents sans cesse sollicités vers le ciel ? N'ont-ils pas, à un degré différent, une mission à remplir sur cette terre miraculeuse pour un monde plus miraculeux encore ? L'homme est perfectible, essentiellement de sa nature, divin par son origine et sa fin dernière. Il faut être athée, c'est à dire idiot, pour ne pas voir une cause suprême au commencement, puis un enchaînement de causes secondaires aboutissant à l'absolu parfait. Qui sait ? les effets apparents sont encore des causes pour des effets ultérieurs.

Et si Dieu est le *verbum* éternel, et si nous devons aller plus ou moins péniblement à lui, et si nous n'avons pas tous la flamme d'Isaïe ou l'aile de l'archange, quel sera donc le plus grand d'entre nous ? A coup sûr, ce ne sera pas celui qui rampera sur le ventre, s'enveloppera de ténèbres, méconnaitra indignement sa nature spirituelle, réalisera ici-bas l'idéal de la bête. Celui-là pourra être riche, prince, empereur, talapoin ou marabout : mais celui-là sera une honte à l'espèce humaine, un défi jeté niaisement à la radieuse vérité d'en haut. Et nous croyons encore, malgré la repentance de la dernière minute, qu'il aura plus d'une épreuve à subir avant la glorification des bons et des sages. Le meilleur sera donc celui qui aura le plus rapproché son esprit de l'esprit de Dieu, qui aura le plus pénétré les causes, qui se sera le plus moralisé et purifié à la source du beau, qui peut-être bien aura eu l'éclatante vision du prophète. Il faut aussi que ce meilleur conforme ses actes à ses visions. L'œuvre splendide doit sortir de la révélation splendide. Les martyrs de la rédemption ne l'ont-ils pas compris, eux qui firent pleuvoir la rosée sanglante de leur nature humaine sur leur nature divine ? L'apostolat ne saurait il être qu'une parole, un enseignement par lettres et chiffres, quand il doit être l'exemple vivant, la parole incarnée ?

Certainement, ô petite Planchette, nous croyons aux illuminés, aux visionnaires, aux hermites, aux cénobites, aux chastes, aux prophètes, aux poètes, aux artistes, aux philosophes, à la merveilleuse légion de l'esprit et du spiritualisme. Bien plus, nous trouvons partout, à toutes les heures du monde, en plein paganisme comme au rayonnant christianisme, sous la tente orientale aussi bien qu'à Pathmos, dans la Scandinavie de Swedenborg et la Gaule de Villeda, voire même aux pays des miracles apocryphes, des membres de cette légion divine. Mais le jonfolâtre de la Bretagne ou des Campagnes Romaines ne dansera jamais miraculeusement pour nous, car le phosphore est le dernier argument du Diable à quia.

En vérité, ceux-là sont grands qui se rapprochent de Dieu, l'aiment en père, le servent en fils, accomplissent noblement et simplement tous les devoirs qu'il lui a plu de nous imposer pour notre bonheur. Il n'y a pas de mécomptes au chemin de Dieu. Bienheureux donc ceux qui le cherchent, ceux qui le trouvent, ceux qui l'adorent en paroles et surtout en actions ! C'est contre eux que ne prévaudront jamais les diaboliques intentions, les menées ténébreuses, les perfidies, les hontes, les abaissements, l'esclavage et le matérialisme. Les libres sont les voyants, non pas les crédules.

Et ceux qui grandissent le plus en esprit et en vérité, en prophétie et en révélation, sont peut-être les hommes qui s'isolent dans la chasteté et la contemplation des choses divines. Leur isolement est un temple où l'on aborde le mystère. On a pu rire, avec Voltaire et autres, d'un corbeau qui portait à manger à certain cénobite, d'un prophète qui croquait des sauterelles, d'un Saint qui causait avec un lion ; mais sait-on ce que la chasteté des Thébaïdes peut donner de visions et de clairvoyances à l'esprit ? Votre corps matériel perd sa lourdeur et s'épure, votre âme a des ailes pour l'infini, votre œil passe à travers le mystère où il s'éblouit, vos facultés spirituelles s'angélisent ; vous n'êtes plus un homme de chair, de boue, d'appétits, de besoins, de défaillances, de difformités honteuses et physiques. N'est-ce pas la transfiguration dans la lumière ? Vos mains levées au ciel, à cette heure d'extase et de ravissement, ne rayonnent-elles pas pour la bénédiction ? Est-ce que Dieu n'habite pas en vous plus qu'en aucun être de la terre ? Certes, quand vous retombez des hauteurs du ciel aux misères du globe, vous éprouvez la tristesse et la douleur d'une chute ; mais il vous reste encore la réminiscence des splendeurs entrevues et des ivresses goûtées. Et vous pouvez encore devenir le pasteur des générations, le conducteur d'un peuple, le rédempteur des nations asservies.

Il y a deux voies pour arriver à la grandeur : la voie des solitudes et la voie des épreuves. C'est dans la solitude que l'on se connaît, que l'on s'inspire, que l'âme se replie dans la sanctification. Les ombres de la vie ne vous masquent pas l'éternelle beauté, et les harmonies entendues sont comme le chant des sphères aériennes et des anges qui prient. Quant à la voie de l'épreuve, c'est celle de St Augustin et de Jean Huss, de la purification par le martyre et la souffrance, de l'ascension après la chute ou de l'ascension sur le bûcher. Saul, lui aussi, vit la lumière en son chemin de persécuteur. Quiconque ne succombe pas sous le faix des misères humaines, s'en fait même un tremplin de force et de vertu, peut mériter aussi le respect des hommes et le prix du triomphe. Les cicatrices témoignent autant la gloire que la lutte. Et puis si les uns sont penseurs, philosophes, poètes, artistes, les autres sont acteurs au drame émouvant de la vie politique et sociale: tous les deux possédés de l'*esprit* qui soulève les montagnes et dresse un temple grandiose à la *liberté*. La liberté est fille de Dieu et de l'esprit.

Malheur aux peuples qui s'embourbent dans le matérialisme !

Bénédiction aux peuples qui gravissent la montagne du spiritualisme !

Est-ce que l'Amérique, entraînée sur la pente des joies matérielles et des esclavages immenses, ne commence pas à descendre dans l'ombre ? Est-ce que sa liberté n'est pas faite d'asservissements, de monstruosités, de laideurs ? Est-elle autre chose qu'une Carthaginoise moderne aux somptuosités de la prostituée, aux luxes de mauvais goût, aux hystéries de femelle dégoûtante ? Sa poitrine est couverte de bijoux, mais son cœur est impur.

Il se peut bien, à vrai dire, selon notre ami *Salut*, que la Planchette ait été inventée en France ; mais cette Planchette est merveilleusement exploitée au pays des Yankees.

Connais-tu Planchette !
Et dig, din, din !
Elle aime, la coquette !
Le Yankee.

Nouvelles.

—Les galopins de la Nouvelle Orleans ont fait ces jours-ci une consommation extraordinaire de pétards. C'était une pétarade de pétards pétardant partout. Le pétard national est moins dangereux que le revolver national.

—Il est arrivé à la Nouvelle-Orleans, par la voie de Saint Nazaire, une vingtaine de familles bretonnes engagées par le Dr. Dupérier, de la Nouvelle Iberie. Ces familles cultiveront la canne. L'ancien curé de la paroisse accompagnait la petite colonie. Comme les Bretons sont très religieux, fidèles à la foi de leurs pères, respectueux envers le prêtre, il est probable que la colonie prospérera.

Pour que l'émigration réussisse il faut qu'elle se fasse par familles, non par individus isolés et irresponsables. L'émigrant français qui devient émigrant américain cesse d'être colon.

—Le Mechanic's Institute n'est plus à vendre, mais à louer. On le blanchit, et ce n'est pas par luxe.

—La propriété foncière a triplé de valeur en certaines paroisses de la Louisiane, et les capitaux commencent à montrer leur nez.

NOUVEAU MONDE.—Le Congrès ne fait pas merveille, et la Chambre s'est ajournée faute de quorum. Ces messieurs ont des pétards de Christmas à faire péter dans leurs familles. —Butler est silencieux, et Grant commence à parler.—Le Président a nommé W. G. Lofland, collecteur du 1er district du revenu de la Louisiane, Adolphe Bouchard pour le 2me district, et James Hart, assesseur pour le 2me district.—M. Seward a dit aux négociants de New-York que les Etats-Unis et Haïti étaient bons camarades.—Il paraît que la fraude est presque universelle dans l'exploitation des distilleries. Ne nous étonnons donc pas de voir les épiciers mettre de l'eau dans leur whiskey.—L'insurrection Cubaine a pris des proportions formidables. Une lettre de la Havane contient ce qui suit : "Une insurrection gigantesque existe en cette île, appuyée et aidée par la grande masse de la population native, les exceptions formant un nombre insignifiant. Les insurgés se sont maintes fois mesurés avec les troupes espagnoles, et ils ont fait autant de mal qu'ils en ont reçu, si ce n'est davantage, et les hommes les plus désintéressés dans la question croient déjà à l'indépendance de Cuba." Les Américains dorment-ils ? L'occasion fut-elle jamais plus belle ? Plus d'Europe ici, plus d'esclavage en Amérique !—Les Haïtiens font toujours le diable.—La Basse-Californie est en révolution mexicaine.

VIEUX MONDE.—Napoléon et Eugénie ont rendu visite à Isabelle.—On parle d'un changement de ministère en France : libéralisme à l'intérieur, paix à l'extérieur.—Les élections se passent tranquillement dans les villes d'Espagne.—L'affaire de la Grèce paraît vouloir tomber, car la Russie n'ose pas. L'alliance de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre, en cas de guerre d'Orient, a fait réfléchir Bismark Ier. Malgré tout, en cas d'éventualités, la Belgique continue ses formidables armements.—Le clergé français paraît vouloir se rallier à l'empire.—Le prince de Monaco est bien portant.—Rochefort a été rappelé en France pour composer le ministère *libéral* de Napoléon III, dit Louis.—Le chien de l'impératrice est mort.

ICI ET LÀ.

PLANCHETTE A ST-JACQUES. — Cette intelligente demoiselle fait toujours des siennes en notre communauté.

Elle détraque des cerveaux.

Et cependant elle fait des fautes d'orthographe.

Et cependant elle ne prévoit pas l'avenir, ne voit rien dans le présent, se complait niaisement dans des banalités passées.

Et cependant elle se trompe à chaque minute, prenant le Pirée pour un homme.

Ses roulettes n'usent-elles de mauvais acier, son bois serait-il de mauvais aloi, et sa ferme en cœur de mauvaise géométrie ?

L'esprit des grands Saints n'habite pas toute espèce de bois, et le bois de rose n'est pas toujours en odeur de sainteté.

Quant au crayon, il doit ordinairement être bien taillé, de bonne qualité, et rendu.

Et le papier où mademoiselle Planchette écrit doit sortir des magasins de E. Palmer. Tout autre papier est désagréable à la susdite demoiselle.

Et puis encore il ne faut pas fatiguer la belle, car la fatigue lui donne des impatiences et des attaques de nerfs peu gracieuses. Planchette en colère n'est pas toujours polie, et ses réponses vous embarrassent.

O malheur d'un petit morceau de bois !

Mais non, ce n'est pas une malheur pour les meuniers, les amoureux, les enfants, les découvreurs, votre même pour ceux qui cherchent à relever jusqu'au genou le pan de robe du mystère et de l'inconnu. "Dieu, disent les fous, ne fait pas l'homme juge de ses moyens surnaturels."

N'avons pas Dieu aussi qui faisait parler en grec les chênes de la forêt de Dodone ? Et quel Dieu !—Jupiter au long nez.

Alors, rien n'est risible en ce monde de railleries et de joyeusetés pantagruéliques, pas même l'amour avec ses cornes divines.

Quant à Planchette, si elle ne sait pas toujours ce qu'elle dit, c'est qu'elle a quelque chose de commun avec nous tous. Mais elle se perfectionnera jusqu'au miracle, jusqu'à la prophétie des événements à venir, jusqu'à vous donner le numéro que vous habiterez au ciel. Et alors, en ce dernier cas, vous enverrez à l'avance quelques hectolitres de cognac au numéro de votre maison céleste. Quelque bon vent vendant de délicieux à la Nouvelle-Orléans. Pour les femmes, ils s'entendront probablement avec Saint Monitor qui peut avoir le principe des choses, pendus des arrangements avec la terre.

"Les temps sont proches", dit l'Ecclésiaste.

Car, nous connaissons dans la paroisse Saint-Jacques, non loin de Gentilly la belle, une Planchette naissante aussi comme toutes. Cette Planchette n'a pas besoin d'un medium de droite et d'un médium de gauche, car elle tourne sans l'imposition de la main et le mouvement des doigts. Elle écrit seule, correctement, en Chinois et en Iroquois, mettant les points sous les I et les barres sous les T, parlant science, versifiant parfois, prophétisant à coup sûr, devinant les bonnes ou mauvaises années de vigne, connaissant les espèces de certaines degrés, se promenant dans les chambres, montant sans peine les escaliers, se nourrissant de parfums et ne digérant jamais, effrayant les chats et étonnant les rats, s'entretenant fort souvent avec le bon curé Rabelais, buvant à ses heures et faisant la sieste après midi.

Cette Planchette a prédit que l'année se composait de douze mois et que la lune n'était pas carrée.

Elle a également dit, après Molière, que l'opium faisait dormir par "vertu dormitive".

On viendra de loin pour voir cette Planchette.

Et les merédules seront confondus.

Et les médecins,—médecins du corps et médecins de l'âme,—perdront leur clientèle.

A cette heure de bénédiction et de réjouissance, les chats épouseront les souris, les rois seront de bons sires, et les Radicaux blancs aimeront sans calcul les noirs et les affranchis.

P. S.—Une Planchette américaine a prétendu que les Planchettes françaises étaient un "humbug".

Où diable va se nicher l'esprit de nationalité !

COMMUNICATION.—Planchette a dit qu'un avocat de district, contrairement aux intérêts de la morale et de l'Etat, était le défenseur naturel des nègres.

Planchette est légiste.

JURY DE POLICE.—Cette petite Législature paroissiale a décidé que la Cour de paroisse siégerait sur la rive gauche du Mississipi.

Nous savons bien que la justice se rend aussi bien à droite qu'à gauche, que la commodité des juges est une considération de quelque valeur, qu'il est des coins plus sujets que d'autres à lâiges et à procillons ; et cette mesure nous importe personnellement fort peu. Mais nous pensons aussi que deux maisons de cour sont une superfluité permise à la seule opulence.

Ne devons-nous rien ?

POSTE.—Où donc est ma réponse ? Où donc est mon mandat ? Où donc est mon argent ? Où donc est mon journal ? Où donc est le bateau ? Et mille autres interrogations de cette nature.

Quand un bateau porte la malle, ami "Lafourche", il la débarque en son lieu et place.

La levée n'est pas le lieu convenable, car les sacs peuvent contenir des valeurs.

Et puis il ne faut jamais prendre la rive droite pour la rive gauche, Convent P. O. pour Cantrelle P. O.

Qui sait ? Un jour de retard dans réception d'une missive peut causer mort d'homme.

En tout cas, nous excusons de toute faute le "Post-master" du "Convent P. O." ; et nous prions le "Lafourche" de faire exactement son devoir de "mail carrier".

STRONGMAN.—Un tigre, un vrai tigre, un tigre tigré, non un chat-tigre, un tigre à poil rayé, ayant cinq pieds de hauteur et quatorze de longueur, un tigre à la Buffon, un tigre asiatique, etc., a été vu à la Côte Française. Ce féroce animal dévore moutons, cochons, veaux, vaches et enfants. La consternation est grande à la Côte Française, et les chasseurs tremblent eux-mêmes.

En apprenant cette nouvelle et les horribles forfaits du monstre, Strongman n'a pas hésité une seconde. Il a pris sa carabine, sa boussole, son couteau et une boîte d'allumettes, puis est parti.

Rien n'a pu le retenir, pas même une fiancée en pleurs.

—Chère âme, dit-il à la jeune fille, il te faut une peau de tigre pour descente de lit. Où poserais-tu tes jolis pieds blancs de Louisianaise ?

Dieu protège Strongman !

Il gèle à pierre fendre, et les tigres sont doublement féroces quand ils ont froid.

DÉCÈS.—M. Clovis Prilleux, l'ancien chapelier de St-Jacques, est mort à Donaldsonville, à l'âge de 51 ans.

C. Prilleux était natif de Bolbeck, Seine Inférieure, France, et habitait la Louisiane depuis environ 15 ans.

Petite Poste.

T. R.—Mon cher ami, le sirop était bon, et les mouards du "Louisianais" vous remercient.

Mlle. L. L.—Votre dinde était succulente. Jamais article de journal ne la vaudra.

E. D.—A pas peur ! Le "bill" crotté, le "Printing bill", est flambé.

Noël.

Homme ou Dieu ? Que m'importe ! Et cependant, à [flères.
Un immense hosanna retentit dans les sphères,
Par de là tous les jours :
Et cependant jamais une semblable arrhore
N'éclata sur le monde,—éclat qui brille encore
Et brillera toujours.

Quelle est cette merveille au pays des miracles,
Près du Jourdain sacré ?
L'arche sainte rend-elle encore des oracles ?
—Un enfant a pleuré !....

Il est dans une crèche,
Grelottant, presque nu,
Suçant la goutte fraîche
Au sein d'une inconnu.

Un gros bœuf le regarde
Avec étonnement,
Et l'âne, par mégarde,
Rêve intelligemment.

Une étoile apparaît, et puis une autre étoile
Apparaît dans la nuit.
C'est l'heure où le mystère a déchiré son voile,
—Heure où le Mage suit.

C'est l'heure où Dieu s'abaisse
Jusqu'à l'humanité,
Où l'homme se redresse
En sa divinité.

Et la crèche, humble abri pour le plus misérable,
Le plus abandonné,
Fut le berceau choisi par le père adorable
Pour son fils nouveau-né.

J. C.

Feuilleton du *Louisianais.*

LE GAULOIS EN AMÉRIQUE.

Chap. XXVII.

Oui, Filoselle n'avait plus qu'à mourir.

Il avait perdu sa dernière espérance en perdant son dernier amour.

On se console volontiers de la perte d'une femme et d'une fiancée, quand la femme et la fiancée n'ont pas trahi la foi. Le temps est un si grand maître et un si habile guérisseur ! Deuil d'abord, demi-deuil ensuite, oubli enfin : tel est le cours du temps. L'histoire de Madame Mausole est une fable grecque, et chacun sait, d'après Lafontaine, que l'éponse inconsolable se consola avec un pertuisanier d'alors. Mais le deuil est plus réel, plus durable, plus amer, lorsque votre idole vous abandonne pour un autre et préfère à vos faveurs des faveurs étrangères. Les souffrances de vanité sont toujours d'épouvantables souffrances, puisqu'elles vous entraînent souvent jusqu'au crime.

Mary morte, Filoselle aurait pleuré, prié et oublié. Et ses pleurs n'auraient pas été sans douceur. On est toujours fier de penser qu'une femme est morte pour vous, qu'elle n'a pu vivre sans vous, qu'elle a poussé l'amour jusqu'à l'héroïsme suprême. Cela fait bien dans la vie et dans le roman. L'homme, animal aussi égoïste que la femme, n'ignore pas que les cœurs volent à celui qui compte des victimes et sacrifie des pauvres et faibles créatures. On aimait Don Juan pour ses vices, pour ses trahisons, pour ses froides infamies de coureur d'aventures. Naïf et vrai, Don Juan n'aurait été qu'un écolier de Salamanque, et les belles filles d'Espagne n'auraient point songé à le déniaiser.

Mais savoir sa fiancée aux bras d'un autre, souriante, heureuse, oublieuse, c'est grave. Votre douteux amour devient un frénétique amour, et vous sentez vos cheveux se hérisser comme ceux de Job.

Que faire ? Il faut tuer ou se tuer, mourir ou faire mourir. En tout cas, les blasphèmes et les imprécations sont de mode. La poésie de la colère déborde en vous, et vous devenez laid comme un porc-épic. Sotte vanité humaine ! Les hommes ne souffrent véritablement que par elle, et leur honneur est parfaitement à l'aise quand on leur passe doucement la main sur le poil. Ce n'est pas la fortune que l'on craint de perdre, ce n'est pas la fiancée qu'on regrette, ce n'est pas le rang social qui vous préoccupe en lui-même. Vous ne tenez qu'aux adulations, aux louanges, aux sottes courtisaneries.

Et Filoselle n'était pas encore philosophe, bien qu'il eût cessé d'être catholique.

Catholique, il aurait pleuré, prié, regretté, et il se serait consolé aux pieds de celui qui console les plus affligés et les plus misérables. Le souvenir du prêtre Ariel l'aurait détourné du blasphème et de la folle malédiction, et il se serait trempé dans la souffrance qui vous donne la force et le poli de l'acier. Nouvel homme, homme du devoir sérieux et de la foi vivante, Filoselle aurait compris l'œuvre imposée à toute créature de Dieu. Faible, il devenait fort ; inutile, il devenait travailleur et chrétien.

Et Filoselle, non plus, n'était pas philosophe. La philosophie n'est pas une insouciance apprenue et fausse qui se donne de perpétuels démentis, et qui termine tout par des refrains de chanson et des drôleries de mauvais goût. La philosophie est la science de la vie, la conscience du devoir, la tâche noblement comprise et noblement remplie. Au reste, cette philosophie ne saurait être déracinée du christianisme et de la souveraine morale évangélique, puisqu'elle est la servante du Christ, "Ancilla Theologiæ".

Ici, quoiqu'il nous en coûte d'entraver notre récit par des hors-d'œuvre apparents plus que réels, nous nous arrêterons encore deux guillemets.

"Philosophe" veut dire, de par son étymologie, "ami de la sagesse".

Où donc est la sagesse ?

Bias la mettait dans la panyre té, Diogène dans un tonneau vide, Rabelais dans une dive bouteille, Candide dans des pâtés de foie gras.

Qui donc avait raison ?

Le plus fou n'est-il pas le plus sage ?

Bah ! la sagesse est faite à notre image, c'est à-dire à l'image de la folie.

L'un aime la gloire, l'autre la richesse, un troisième les belles filles, un quatrième les chansons, un cinquième le vin vieux, un sixième les gigots de mouton, un septième les bottes à l'écuyère ; il en est même certains qui aiment leurs semblables. Mais en ce concert d'amours variés et poursuivis, quel est donc l'amour à désirer, à poursuivre, à mériter ? La paix et le bonheur, chimères flottantes de l'imagination, courent plus vite que nos aspirations et nos jambes. Bien plus, quand nous avons réussi à saisir le fantôme, le fantôme nous rit au nez et s'évanouit.

Est-on philosophe pour avoir lu toutes les élucubrations philosophiques de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Condillac et autres ? Tout cela n'est que cendre et fumée. La science des pédants ne vous procure pas un grain de bonheur.

Le philosophe serait-il l'homme désabusé, indifférent et calme, que rien ne surprend plus, qu'aucune ingratitude n'étonne, qui s'accroupit à tout, pour qui le vin n'a plus d'ivresses et d'enthousiasmes, dont l'insouciance est égale au malheur ou à l'accident ? Ce philosophe-là serait presque une momie égyptienne. Malheureusement il n'est pas réalisable, car le plus indifférent en matière religieuse ou sociale, en amour et en haine, garde toujours en son havresac invisible l'un de ces péchés mignons qui révèlent la vie et affirment l'humanité. L'un boit, l'autre chique, le troisième a des tendresses, le quatrième croit aux revenants, le cinquième fait danser des tables dans le silence de la nuit. L'indifférence complète, la magnifique indifférence des athées, n'existe nulle part et pour personne. Il faut dormir, manger, digérer, rêver, rêvasser, pourvoir quand même un but fatal, souffrir, mourir. Si vous ne pleurez pas devant la foule, par vanité d'imbécile ou dignité de monsieur, vous n'en pleurez pas moins solitairement et dans un coin ; si vous lancez orgueilleusement des injures à Dieu, comme si l'injure était une raison, vous ne vous humiliez pas moins devant celui qui rit de vos injures et peut vous humilier devant tous. Que voulez-vous ! L'homme est homme, et la philosophie ne saurait changer l'eau en vin pour les noces de la raison et de la folie.

Adonc, le philosophe ne saurait trouver au fond d'un puits autre chose que de l'eau et la lune.

Et cependant il est un philosophe ici bas ! Oui ; c'est l'homme qui mange son pain sec sans plainte et sans envie.

"Rari nantes in gurgite vasto", dit Virgile.

Car votre pain sec sera convoité par votre voisin, car il y aura toujours un nouveau Diogène pour condamner le vieux Diogène, car la mesure de l'inepte humaine est encore à trouver. Se trouvera-t-elle ?

Rabelais seul fut grand parmi les philosophes.

Docteur et prêtre, il connut les misères physiques et les misères morales. Et lorsqu'il eut vu tout ce qu'il y avait de petit, d'infâme, de misérable, de dégoûtant, d'écœurant, de repoussant, de honteux, de monstrueux, d'abominable, d'infernal, de satanique, de puant, de vomissant, d'insultation dans l'homme, il prit son verre chimonal à la hauteur de ses bonnes lèvres, vida magistralement ce verre pantagruélique et gargantuesque, se passa la main sur le ventre, et chanta :

"Bonum vinum lætificat cor hominis".

Mais, Rabelais excepté, les autres philosophes ne firent jamais que des "cremes-levés".

Quant à Filoselle, il n'était encore qu'un plenrailleur vaniteux.

Ne songeait-il pas à mourir ?

Restait toutefois le genre de mort à choisir.

L'eau n'aime pas le Gaulois, et le Gaulois n'aime pas l'eau.

Le poison est italien.

Le poignard est espagnol.

La corde est anglaise et américaine.

La balle glisse parfois autour du cerveau et ne réussit qu'à défigurer.

Quant à mourir glorieusement sur un champ de bataille, en noble désespéré qui cherche un trépas illustre, il ne faut point y songer en Ohio.

Comment donc se suicider ?

Filoselle devint professeur en un collége.

J. C.

(La suite au prochain numéro.)